

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 23

Artikel: Les tireurs du bon vieux temps : l'Abbaye de l'Arc de Lausanne et l'Abbaye de l'Arc de Vevey : VII
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ETRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Eugène Rambert aux Plans.

Vous connaissez Philippe ? Philippe Marlétaz, le vieux guide des Plans de Frenières, le compagnon de course des botanistes Jean Muret, Louis Favrat et Eugène Rambert. En dépit de ses soixante-dix ans, Philippe est encore aussi solide que le Lion d'Argentine ou que le Grand-Muveran. Il ne fait plus guère d'ascensions, cependant. Il a escaladé tant de fois les cimes qui dominent les Plans qu'elles n'ont plus de secrets pour lui. Leurs parois, leurs couloirs, leurs arêtes, leurs vires lui sont mille fois plus familiers que ne l'est la Cathédrale aux Lausannois ou le Cigognier aux habitants d'Avenches. Philippe évoquait ses souvenirs, l'autre soir, tandis que, dans la cuisine de ses neveux, nous partagions une bouteille de Clos du Chêne. Comme tous les vieillards, il a gardé de ses jeunes années une vision très nette, et c'était d'un charme inexprimable que de l'entendre conter dans son langage savoureux et d'une si sauvage poésie sa première ascension du Grand-Muveran et des Diablerets. Ceux-là même qui vont à la montagne en chemin de fer électrique en auraient tressailli d'aise.

Philippe fut un des amis intimes de Rambert. Le poète de la montagne a passé des saisons entières chez la mère du guide, alors que les Plans ne possédaient encore aucun hôtel. C'est là qu'il a écrit une partie de ses *Alpes suisses*.

— Que d'excursions nous avons faites ensemble ! nous racontait Philippe.

Rambert retournait volontiers au même endroit. Il aimait à gravir une cime de tous les côtés, en toute saison, afin d'en saisir mieux les divers aspects. Souvent, il laissait là plume et papier, l'inspiration ne venant pas, et appelait son ami le guide.

— Philippe, lui disait-il, Philippe, je pars pour le Muveran ; que le diable vous emporte, (c'était son mot) si vous ne venez avec moi !

— Comme ça, tout de suite, sans nous être équipés ?

— Tout de suite. Nous nous équiperons chemin faisant.

Et les deux amis se mettaient en route.

D'autres fois, l'écrivain priait Philippe de l'éveiller à quatre heures du matin pour aller dire encore un mot au Muveran. A l'heure dite, le montagnard pénétrait dans la chambrette de Rambert. Tout d'abord, il ne distinguait qu'un épais nuage de fumée, puis la faible lueur d'une bougie et, penchée sur une table, une large ombre qui grattait du papier. C'était l'ami du guide qui achevait un chapitre des *Alpes suisses*.

— Ah ! monsieur Rambert, vous ne vous êtes de nouveau pas couché, vous avez fumé et écrit toute la nuit. Quand vous vous serez crevés les yeux, nous n'irons plus au Muveran.

— Le diable vous emporte, mon cher Philippe, de venir me déranger à des heures aussi indues ! s'exclamait Rambert en partant d'un bon rire. Mais je suis à vous, la source des

idées est tarie pour aujourd'hui ; avalons notre café au lait, et en route !

Lorsque le temps n'était propice ni aux ascensions ni aux herborisations, et que l'auteur se trouvait dans un de ces moments où il semble qu'un gros vide se soit fait dans le cerveau, il ouvrait la fenêtre et hélait Philippe occupé à la fenaison. Philippe faisait la sourde oreille.

— Ohé ! que le diable vous emporte encore une fois, Philippe, si vous ne venez faire une partie de boules avec moi !

Une partie de boules, quand la pluie menaçait de tremper le foin bien sec ! La mère de Philippe en levait les bras au ciel ; mais elle ne murmurait aucun reproche, car elle adorait Rambert.

— Alors, je finissais bien par aller jouer aux boules, et ma pauvre mère prenait ma place au pré, nous disait Philippe.

C'était d'ailleurs, pour la robuste et vigoureuse nature de Rambert, un besoin irrésistible que de se livrer à quelque exercice physique violent, et ce qui eût éreinté d'autres que lui le reposait au contraire de ses travaux intellectuels et rafraîchissait son inspiration.

Mais il arrivait que Philippe s'absentait et que Rambert en était réduit à se donner tout seul du mouvement. Il s'emparait alors d'une faux et s'en allait coucher l'herbe à grands gestes dans le pré des Marlétaz.

— Nous avions pour lui une faux spéciale, passablement émoussée, car il y allait avec un tel courage que rien ne lui résistait : l'herbe, les jeunes arbres, les taupinières, les petits blocs erratiques, tout était emporté. Ah ! quel terrible faucheur c'était !

Quand il n'y avait plus rien à faucher, il prenait la hache — une hache que nous lui avions réservée (de même que la faux, ce n'était pas la meilleure) — et alors sous ses coups endiablés volaient en éclat les bûches les plus noueuses, le plot où il les écrabouillait et le gravier sur lequel reposait le plot.

Et à ces souvenirs, le bon Philippe riait et pleurait à la fois de douce joie. XX.

Les tireurs du bon vieux temps.

L'Abbaye de l'Arc de Lausanne et l'Abbaye de l'Arc de Vevey.

VII.

En 1810, les archers de Lausanne, constatant le bon effet de la réunion de Vevey, dont nous avons parlé dans notre précédent article, organisèrent un tirage pour tous les archers du canton. Cette fête, des plus brillantes, eut lieu le 13 septembre. Nous laissons encore le procès-verbal la raconter dans son style officiel :

« La commission nommée par l'abbé s'est acquittée des divers apprêts de la fête avec beaucoup de zèle et de discernement ; dans tous les détails régnait autant d'ordre que de goût et d'élégance. La journée commença par une collation ; à 11 heures, on put tirer, mais on fit très peu de cartons. Les tireurs étaient au nombre de 60. Il y avait 11 prix et un distact.

» Après le tirage, on se rendit à la salle Duplex, en Martheray, pour diner. Toutes les places étaient tirées au sort, excepté celles des Lausannois qui étaient placés entre deux étrangers. Grâce à cet arrangement, nombre de relations se formèrent, d'autres se resserrèrent ; la joie anima tout le monde et un ton de cordialité devint général. Les convives étaient au nombre de 108, dont 35 Lausannois environ.

» Au dessus de la table, et vis-à-vis des 8 présidents, on voyait 8 drapeaux aux couleurs des sociétés, supportés par une masse représentant le rocher de l'union. Le moment venu, l'abbé de Lausanne entra ouvrit le rocher et en sortit la belle coupe de l'union que l'abbaye de Lausanne venait d'acquérir et inaugura en la consacrant à l'usage des réunions de sociétés de l'arc. La coupe remplit circula et pendant ce temps la musique jouait : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*. Plusieurs couplets de circonstance, composés et chantés par le docteur Mayor, ajoutèrent à l'enthousiasme général. »

L'année 1812 fut une époque importante pour l'Abbaye de l'Arc. La finance de réception, ensuite de nouveaux règlements, fut portée à 90 francs. L'ancien tirage, au bout de Montbenon, peu commode et ouvert au public, ne pouvant plus convenir, la Société acheta un terrain dans une situation magnifique. Il se forma à cet effet, dans le sein de la Société, une réunion de 60 actionnaires, qui versèrent chacun 200 francs. Une construction fut élevée sur ce nouveau terrain d'après les plans de l'architecte Perregaux.

L'inauguration du bâtiment se fit d'une manière solennelle le 16 septembre 1813. Les archers de Vevey y furent invités ; la réunion fut très animée et, après le tir, les présidents des deux sociétés, MM. de Saussure-Osterwald et Couvreur-de-Blonay, scellèrent la première pierre de l'angle occidental du bâtiment, sous laquelle on plaça une boîte renfermant quelques pièces de 4, de 2 et de 1 franc, frappées au coin du canton de Vaud, en y joignant un parchemin signé par les archers présents et contenant la déclaration suivante :

L'Abbaye de l'Arc a été fondée en 1691. En 1812, quelques membres, dans le but de faire prospérer l'Abbaye, proposèrent l'acquisition d'un local propre à y établir des tirages. Cette proposition fut vivement accueillie, et, pour la réaliser, la majorité des membres prêtèrent à l'Abbaye les fonds nécessaires, sans intérêt, puis abandonnèrent leur capital. Cette acquisition eut lieu le 12 juin 1812, de Mlle la chanoinesse Vulliamoz. La position magnifique de cette localité fit désirer d'y construire un bâtiment. L'angle de cet édifice, construit par l'architecte Perregaux, a été posé le 16 septembre 1813, jour de la réunion annuelle des membres de l'Abbaye de Lausanne avec MM. les chevaliers de l'Arc, de Vevey. — Ainsi fait et signé par tous les membres présents des deux abbayes.

Le 22 juillet 1814, la société de Vevey fit don à celle de Lausanne, pour le bâtiment en construction, d'une superbe cheminée en marbre noir, rehaussée d'ornements en mar-

bre blanc, avec l'inscription suivante: *Amici, Amici.*

En 1847, quelques membres de l'Abbaye de l'Arc se réunirent, après la clôture du cercle d'été, pour former un cercle d'hiver qui donna à l'établissement beaucoup de vie.

En 1848, on changea l'article du règlement qui interdisait les tirs d'armes à feu pour adopter une exception en faveur du tir au pistolet, qui fut construit dans le jardin aux frais d'une réunion de souscripteurs. L. M.

Lettre de Julie à son bon ami.

Mon très chair bonami,

Il faut pourtant que je m'enmanche à t'écrire. Voilà déjà une belle vouarbe que je bargagne, et pi, tu sais, on a toujours tant de choses, que, ma fi, tu sais, quand on a tout bregotzé et tout patenoché, on est tout content d'aller se réduire. Heureusement qu'aujourd'hui il pleut à roille; alors je me suis pensée:

— Pisque tu sais pas que faire, trace-voitielques lignes pour le Louis.

Je t'ai déjà eu dit que je suis en service chez une vieille dame qui tient des pensionnaires. Une bien jolie place, au moins, Madame est enco pas tant pignette, oui donc, comme y en a des fois, qui sont très tout le jou à vous mionner après. Elle vient bien des fois fouiner par la cuisine, mais pourvu qu'elle me trouve à mon ouvrage, et que mon diner soit prêt à l'heure, elle est contente.

Parce que, tu sais, avec ces gens de la ville, il s'agit d'être recta. Pense-te-voi, qu'un jour, j'avais mis mon diner en train un peu plus tard que d'habitude. Voilà qu'à midi, mes pommes de terre étaient rien trop cuites; nos messieurs m'ont pourtant fait un tredon de la metzance. Heureusement que je me laisse pas tant vite époulailler.

— Mon père, ti possible, la belle affaire, que je leur z'y ai dit. Chez nous, à Villars-le-Grand, on voit l'heure d'après le soleil; on dine quand l'ombre du gros cerisier au syndic rase le bord de la fontaine. Quand le temps est couvert, eh bien pardine, on y va otu-botu, et on s'en trouve pas plus mal, et la maîtresse fait la même chose pour sonner l'école, et quand même elle a toujou des tas de bènés à la visite. Fait pas tant faire votre Sophie.

Ça les a calmés. mais tout de même, Madame m'a espliqué... enfin quoi, des tas d'affaires, et elle m'a donné un reloge pour mettre dans ma cuisine. Ça m'ennuie bien au moins, parce qu'on m'a dit qu'y fallait toujou le remonter à la même heure, pou qu'y marche bien, ça fait qu'y me faut me relever tous les soirs à minuit pour remonter le reloge, vu que le premier soir que je l'ai remonté, c'était minuit, parce qu'y m'avait fallu veiller pour finir mes récurages.

Figure-te voi, que ces jours passés, on a eu une éclipse par ici.

Mon-té! En ont-ils fait des histoires avec cette éclipse. Pendant huit jou, nos messieurs n'ont rien parlé que de ça. Ils ont aussi voulu se mettre après moi, parce que tu sais, pour faire endéver les gens, y s'y entendent, ces écoueissés de la ville. Ils ont pourtant de ces tapettes! Une fois qu'y sont bien émodés à batoiller, le vaudai les arrêterai pas.

— Eh, mon té! que je leur z'y ai dit. Laissez me voi tranquille avec votre éclipse. On sait tout ce que c'est. Chez nous, à Villarlegnu, on en a tous les dimanches, et même quand y fait bien chaud, y en a encore une de veillée.

Alors, si tu les avais vu se rire parmi, comme si j'avais dit une grosse bêtiserie. Et pi, y z'ont voulu m'espliquer que c'était quand la lune passe devant le soleil, et patati, et patata, mais moi, je leur z'ai dit:

— Prenez-voi pas la fille à ma mère pour

une toque. Je sais pardine bien comment ça se fait, les éclipses. J'ai un cousin rebouillé de ma marraine qui y travaille.

Tout de même, tu sais, j'ai fait la crâne, pou pas qu'y soit dit, mais je voudrais bien savoir ce que c'est que ces éclipses.

Toi qui es encore joliment instruit, dis-me voi si tu y crois à tout ce qu'on dit.

Pour quant à ça, y avait bien tielque chose, ce certain jour, parce que quand y s'est venu vers les quatre heures, c'était très tout sale de monde sur les toits, parce que tu sais, ici, les maisons bouchent la vue, alors quand on vent voir quelque chose, on monte sur le toit. Et tous ces gens avaient le nez en l'air, et y regardaient dans des fonds de bouteilles, ou dans des lunettes noires.

Moi j'ai aussi regardé, mais j'ai rien su voir, et y z'ont dit après que les nuages avaient empêché de voir l'éclipse.

Je sais pas, mais tout ça me semble drôle. Comment est-ce que la lune aurait le franc toupet de venir ainsi se branquer droit devant le soleil, et de plein jour, encore. Et puis, y me semble qu'elle doit avoir son chemin bien marqué, et qu'elle peut pas dérailler, ainsi, quand ça lui fait plaisir.

Et pi, comment est-ce que les astronomes sauraient ça à l'avance, qu'ils puissent le metre dans l'almanach, parce qu'enfin y me semble que si on le sait, on doit pouvoir faire tielque chose contre. Finalement, on a un gouvernement, pour quoi est-ce? Surtout qu'on paie assez cher, avec tous ces inipôts. Si c'est vrai que la lune peut comme ça venir vous boucher le jou, c'est ma fi, rudement embêtant. Figure-te voi, un jou de lessive, quand on compte qu'on pourra réduire tout son linge bon sec, et pi que tout d'un coup, il prend une biaine à la lune de vous faire une éclipse!

Vois-tu, toutes ces histoires, moi, je n'y crois pas beaucoup. Nos messieurs ont assez voulu m'espliquer, mais moi je suis un peu comme Thomas, qui voulait metre le doigt dans le trou, avant de croire qu'y en avait un. Tant que j'ai rien vu, je crois toujours que c'est des mentes inventées par les marchands de lunettes pour en vendre davantage. Suffit que ça soye dans les papiers, et pi tout le monde l'a cru. Ces gens de la ville, on leur fait encroire tout ce qu'on veut.

Ora, quand l'é bon, l'é prau. J'aurais encore bien des choses à te raconter; y a des tant drôles de choses par ce Lausanne, mais ça sera pour une autre fois.

Adieu, mon Louis..

Ta vieille bonamie,

Julie.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.

Le danger des vitrines

pour les jeunes filles.

Il est huit heures du soir. Tout le long du trottoir, ce ne sont que petits pieds qui trottiennent allègrement sous l'onde lumineuse des magasins, jetant une ceillade par-ci, un sourire par-là.

De nombreuses jeunes filles reviennent de l'ouvrage; elles sortent des magasins, des ateliers, des arrière-boutiques, le petit chapeau noyé dans la tignasse, le nez assez volontiers retroussé, les narines friandes de la brise du soir, si bonne, si appétissante pour les petites personnes qui ont gagné dans la journée trente-cinq ou quarante sous.

— Si tu voulais! leur disent sur tous les tons, sur tous les airs, et les pimpants petits chapeaux de tulle, de satin, de dentelles, tout barbus, tout ruchés, tout perlés, et pimpantes toques de velours qui vous poignardent l'œil de leurs brindilles d'or; si tu voulais, disent ceux-là, parmi les touffes de tes blonds che-

veux qui frisottent, nous ferions scintiller nos perles et nos fleurs.

Vous croyez peut-être que nos fillettes se bouchent les oreilles et, parvenant à se tirer de toutes ces griffes, en seront quittes pour quelques gros soupirs au vent, pour quelques petites égratignures dans le cœur, et qu'elles pourront sans plus d'embûches continuer leur petit bonhomme de chemin?

Ah bien, oui!... Voilà maintenant que derrière les vitres étincelantes du joaillier, les diamants, les saphirs, les rubis, les topazes et les émeraudes, se mettent à briller, à scintiller, à pétiller, avec tout leur éclat; les montres, les bagues, les boucles d'oreilles, les bracelets, qui invitent et provoquent l'envie de la façon la plus séduisante.

Tout cela parle, tout cela cligne de l'œil; tout cela vous a, pour enjoler nos fillettes, des sourires et des chansons qui font merveille. Et les regards fascinés, le cœur palpitant, elles se plongent avec délices dans ces flots de séductions qui miroitent derrière les vitres.

— Situ voulais! disent avec toutes sortes de grâces chatoyantes, les fines et légères batis-tes, si tu voulais, au lieu de la toile grossière, du vulgaire calicot sous lequel sont enfouis les trésors de la jeunesse, c'est nous qui ferions à ton petit corps délicat une chemise au vapoureux tissus, plus douce sur ton sein que la rosée du ciel sur les fleurs de la prairie!

— Si tu voulais! murmurent les étoffes de soie, nous prendrions, pour toi, chez la tail-lease en vogue, les formes les plus nouvelles; et le long du trottoir, tandis que les bottines haut perchées sur leurs talons pointus feraient *cric! crac! cric! crac!* nous ferions gentiment *frou! frou! frou! frou!* ce qui te poserait tout de suite dans l'oreille des pas-sants.

Ainsi, de toutes parts sollicitées, entraînées par tous les papillons du désir dans le labyrinthe des rêves enchanteurs, il en est plusieurs parmi ces fillettes qui désertent l'essaim des fournis travailleuses.

Mais il en est aussi qui ferment l'oreille à ces douces cajoleries et s'en vont droit leur chemin, sages, pensives, recueillies, écoutant même quelqu'un d'invisible qui marche à leur côté, leur murmurant tout bas:

— Non, chère petite, ne te laisse pas prendre à ces pièges dorés, passe sans l'arrêter devant ces vitrines éblouissantes, et ne perds à les contempler ni le repos de ton âme, ni la fraîcheur de ta jeunesse, ni le courage de ton travail! Ton âme a plus de sourires que ces vitrines n'ont de bijoux; ta jeunesse a plus de fleurs que ces parures n'ont de perles; ton travail plus de bonheur que ces plaisirs n'ont de gaité.

Crois-moi, ta robe d'indienne est un précieux écrin; sois avare et soigneuse des trésors qu'elle renferme. Ton cœur ignorant est une source de douces joies; ne le laisse pas troubler par les flots impurs de la séduction.

De ton petit pied honnête et trotte-menu va-t'en modestement le long du mur et hâte-toi d'arriver dans la petite chambre où t'attendent le sourire de ta mère, le baiser du petit frère, qui te doivent tous deux la joie de tous les jours et la toilette du dimanche. Va! brave petit cœur, sois toujours leur richesse avec ton aiguille, sois toujours leur gaité avec ta chanson, et fais que ta chanson leur arrive toujours fraîche, toujours pure — entre huit et neuf heures du soir.

Les fils sont dignes des pères.

Qui donc prétend que l'humanité dégénère, que nous sommes de plus petite taille que nos ancêtres?